

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 69 (1924)
Heft: 8

Artikel: Le front continu [fin]
Autor: Revol, J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-340811>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le front continu.

SES CARACTÉRISTIQUES. — SON ÉVOLUTION. — SON AVENIR.

(Fin.)

Dispositif en cordon, voulu, prémedité par les hauts commandements ; appui des ailes à des obstacles infranchissables, conséquence de manœuvres successives de débordement ; cristallisation simultanée des fronts résultant de leur inviolabilité provisoire ou définitive, admise ou reconnue ; voilà de quoi définir, aussi clairement que possible, ce qu'on appelle aujourd'hui le front continu. Ses antécédents montrent qu'il ne constitue pas une nouveauté brusquement surgie dans la technique de la guerre.

Que l'on ne se soit pas assez attendu à lui, ni préparé à l'utiliser ou à le vaincre avant 1914, ce fut certainement une faute : commander, c'est aussi prévoir. Mais que notre enseignement militaire supérieur en eût recommandé l'usage à l'exclusion de la manœuvre et du mouvement, c'était dès cette époque nous vouer à la mentalité des chefs de 1870 dans l'armée française.

« Il faut louer l'Etat-Major français de n'avoir pas préconisé l'emploi exclusif de la tranchée, de n'avoir pas proclamé le principe de la supériorité de la défensive sur l'offensive. » Cette louange est du général Percin.

Le Grand Etat-Major allemand n'a jamais pensé ou agi autrement.

Ceci posé, comment le front continu s'est-il comporté au cours de la Grande guerre ?

Avant d'entrer dans cet examen, on peut se demander auquel des adversaires en présence il a le plus servi, aux Allemands ou à nous. A eux, il a permis de prolonger l'occupation des pays conquis. En supposant qu'ils n'y aient point eu recours, l'effort à déployer pour libérer nos départements

envahis eût sans doute été moindre. Une guerre dont les événements se déroulent en territoire national est une terrible chose ; peut-être l'avions-nous trop oublié dans l'élaboration d'une doctrine quand celle-ci proclamait que les masses ennemis seules comptent et qu'ici ou là, une victoire décisive produit toujours les mêmes résultats. Vérité théorique limitée. D'avoir tant dépassé sa moyenne pratique montre bien le fonds persistant d'idéologisme français.

Mais à nous, le front continu a évité de perdre plus de terrain. Qui ne se souvient encore de la sécurité relative dans laquelle le pays s'est senti sitôt la stabilisation atteinte ? Les Allemands avaient beau être à Noyon, le gouvernement n'en était pas moins revenu s'installer à Paris. Une frontière de fer et de feu, et non plus seulement de poitrines humaines, nous permettait de vaquer aux tâches décuplées de l'heure. Ainsi avons-nous pu organiser la guerre pendant la guerre, rattraper le temps perdu dans la préparation antérieure. Partis de plus bas que nos ennemis, nous avions à fournir un effort plus prolongé pour les égaler, d'abord ; passer ensuite à une supériorité qui donnerait une certitude de succès final. Nos Alliés, encore moins que nous préparés, il fallait de toute nécessité les attendre. L'armée anglaise n'est intervenue dans l'action de façon réellement efficace qu'à partir de juillet 1916, à la bataille de la Somme. Pendant les deux premières années, le poids principal de la lutte a été supporté par l'armée française.

Aussi semble-t-il bien que le front continu ait mieux aidé l'Entente que l'Allemagne. Supposez-le établi sur la frontière même, utilisant à droite les Vosges et la barrière fortifiée Nancy-Toul-Verdun, à gauche la ligne d'eau jadis préparée par Vauban. Combien de temps n'aurions-nous pu attendre !

Pas indéfiniment, certes, car si peu que s'usent dans ces conditions les ressources matérielles ou les énergies morales, néanmoins elles s'affaiblissent et une rupture inévitable est à envisager. « Place assiégée, place prise », vieux dicton encore de mise à propos des nations. Or, à ce point de vue, nous étions mieux en posture de durer que l'Allemagne. Contre elle, le blocus,— un blocus qui malheureusement et pas du fait de

la France, ne fut jamais assez rigoureux, — le blocus, dis-je, produisait des effets beaucoup plus sensibles. Nous étions les assiégeants, disposant de la mer libre et du monde entier comme base de ravitaillement. Les assiégés, c'étaient les Allemands ; le temps travaillait contre eux. Là aussi, le front continu nous a été favorable.

Encore une fois, mieux eût valu ne pas avoir à y recourir et que la guerre, en trois mois, s'achevât par une victoire éclatante. Tant Joffre que Moltke ont joué franc jeu cette carte de la guerre courte au début des hostilités. La guerre longue étant imposée, le front continu vint fort à propos nous permettre d'attendre, de prolonger la lutte et de réaliser une victoire, moins brillante à coup sûr, mais enfin, changerions-nous aujourd'hui avec la situation de l'Allemagne ?... Voilà ce qu'il importe de voir.

Ce front continu, si cristallisé qu'on le dise, n'est pas pour cela resté constamment immuable d'un bout à l'autre de sa carrière. Il eut son existence propre. Il vécut un peu, j'en conviens, d'une vie ralentie, à l'image de ces êtres hivernants dont la physiologie exploite un temps les réserves nutritives accumulées dans d'autres. Son historique complet en pourra être fait quand les documents officiels de la campagne seront publiés. Dès à présent, on dispose d'assez d'éléments pour en marquer avec une approximation suffisante les différentes phases.

Au début, c'est fatal, il devait se ressentir de son état d'improvisation. A peu de choses près, le front continu, partout où il existait, ne différait guère de ce que je le vis en octobre 1914 dans la région des Hauts de Meuse, entre St-Mihiel et Verdun : une tranchée unique, ininterrompue, nuit et jour occupée par des hommes rangés coude à coude ; à la fois ligne de surveillance, poste de combat, réfectoire ou dortoir, et aussi, hélas ! cimetière. Pas une unité en arrière, en réserve ou au repos ; tel on s'était arrêté au soir d'un combat, tel on demeurait, en cordon absolu, sans profondeur. Et les colonels à qui on parlait de changer une formation aussi impratique, protestaient, affirmant ne pouvoir assurer autrement l'intégrité de leur secteur.

C'est qu'en vérité, on était pour eux si impitoyable à la moindre levée de terre que l'ennemi leur prenait ! De plus, chacun, en son for intérieur, n'avait-il pas enracinée cette certitude que la situation imprévue du moment serait très éphémère ? A quoi bon perfectionner un provisoire qui cesserait dès l'annonce de réussite de la manœuvre débordante. Le haut commandement, tout entier absorbé par la direction de cette manœuvre, laissait faire ailleurs ; il se bornait à recommander qu'on s'organisât aussi solidement que possible afin de lui permettre tous les prélèvements d'unités en faveur des opérations à l'aile gauche.

Quand celle-ci eut atteint la mer, avec un front continu généralisé, alors il fallut bien songer à prendre des dispositions moins sommaires. L'afflux du matériel, trop lent au gré de chacun, se combina avec une nouvelle répartition des troupes. On vit apparaître une ligne de surveillance, toujours continue en apparence comme la tranchée qui la formait, mais en fait irrégulièrement occupée, et par des effectifs réduits ; en arrière, des centres de résistance jalonnant une ou plusieurs lignes de défense. Des positions successives de repli furent étudiées. On fixa les limites des secteurs et dans chaque secteur des tours de service, avec relèves périodiques : tranchée, grand'garde ou réserve ; il y eut des cantonnements de repos ; un dispositif tactique en profondeur permit de durer : bref, on s'installa dans la guerre.

Avec moins de monde, mais mieux distribué, le front se trouva renforcé. Ainsi le commandement parvint-il à se créer des disponibilités en vue des opérations actives. Il méditait de les reprendre au plus vite. Rebelle avant la guerre à la thèse de l'inviolabilité des fronts, la bataille des frontières l'y avait rallié. Mais la situation nouvelle le ramenait à sa conception originale du choc direct. Cela s'appellerait désormais la percée : une bataille de rupture ouvrant une brèche dans la ligne adverse ; prenant à revers ses deux bords et, de proche en proche, déterminant l'évacuation des autres positions.

De toute évidence, nous étions les plus impatients à voir un tel événement se produire. D'abord par vitesse acquise ; n'avions-nous pas entamé la poursuite ? En second lieu, afin

de délivrer notre sol souillé. Finalement, pour ne pas laisser à l'ennemi le temps de consolider ses défenses. La percée allait donc devenir la hantise de nos états-majors et de nos chefs.

Il existe, aux *Archives historiques du Ministère de la guerre*, une légère liasse de documents, joyau d'un prix inestimable parmi le fatras des pièces polycopiées à la machine à écrire. C'est une série de lettres autographes, tracées de la belle et grande écriture de Foch, quand celui-ci était, en Artois, délégué par Joffre pour coordonner les opérations alliées sur cette partie du front. Dans ces billets personnels, le futur généralissime expose comment il juge les événements. L'un d'eux, qui date de fin 1914, est tout entier consacré aux conditions à remplir pour une rupture du front. L'étude entre dans le détail : tel front par grande unité, tant de celles-ci pour l'ensemble, et tant de pièces de tel et tel calibre. Foch précise les consommations en munitions ; il suppose le développement de l'action et les méthodes à y employer. Ces prévisions, nous n'avons pu les réaliser que beaucoup plus tard ; et pour la première fois, grâce à elles, on obtint dans la bataille de la Somme, des résultats proportionnés aux sacrifices.

En attendant, la hâte qu'on avait de résoudre le problème donnait lieu aux tentatives de décembre 1914 et tout 1915, trop nombreuses, certes, d'une préparation reconnue insuffisante et qui nous coûteront un sang précieux ! La percée serait-elle impossible ?

Vers le milieu de la guerre, au cours des interminables années 1916 et 1917, chacun de se poser la question, en cherchant à sonder le mystère sur la façon dont s'achèverait le conflit. De moins en moins, on croit à la solution par les armes. Rompre le front exige une attaque générale sur tout ce front. En aura-t-on jamais les moyens et l'ennemi, dont on ignore les misères, sera-t-il jamais assez affaibli pour céder devant l'effort ? Par bonheur, l'espérance persiste au cœur de nos chefs. Mais quel malaise dans l'opinion publique ! La propagande ennemie la travaille et, par ailleurs, les apparences sont tellement en faveur de la thèse du front inviolable ! « C'est par d'autres voies qu'il faut aller chercher la victoire »,

s'écriera, en octobre 1917, le lieutenant-colonel Mayer, lui qui, si perspicace, a prophétisé le front continu quinze ans plus tôt.

Qu'ont fait les Allemands ?

Ils ont balancé, tout comme nous ; avec des oscillations moins précipitées, cependant.

La ruée « nach Calais » les refroidit une première fois. Mieux que nous, ils peuvent attendre, la guerre se passant hors de chez eux. De leur position centrale, d'autres opérations les attirent, qui leur donnent de l'air, reculent les limites de l'Europe centrale assiégée. Cela ne les empêche point de sentir la nécessité d'une sortie décisive. Ils se jettent alors sur Verdun et ce sera, pour eux, une seconde sévère leçon. Désormais, renonçant sur notre front à toute grande action militaire, ne se borneront-ils pas à chercher une issue par l'action extérieure des flottes aérienne et sous-marine, combinée à l'intérieur avec une organisation sociale stricte qui maintiendra le moral du pays, ménagera ses ressources ?

Beaucoup le croyaient chez nous. La surprise de 1918, greffée sur la défaillance russe, ouvrit subitement tous les yeux. On tint le coup comme on put, avec au fond du cœur la pensée consolante de mieux réussir bientôt ce que Ludendorf venait de nous montrer toujours possible. Nos chefs eurent donc raison de garder leur confiance dans la solution militaire, dans la bataille s'ouvrant par une rupture du front (ils avaient fait construire des chars de combat) consécutive à un martellement formidable, un pilonage colossal de toutes les positions adverses (ils avaient accumulé des stocks de munitions) suivie enfin d'une attaque générale effective exécutée par la totalité des troupes en ligne (ils avaient pressé l'arrivée des effectifs américains).

Lambeau par lambeau, le sinistre front continu se disloquera à partir de juillet 1918. Comme un immense reptile endormi que des nuées de fourmis humaines assaillent, ses anneaux subitement disjoints s'agitent (plus de continuité) ; là bête sort de son engourdissement prolongé (plus de cristallisation). Et vers les deux extrémités, là où il s'est tenacement accroché, le roi Albert, en Belgique, Franco-Américains en

Lorraine, vont enfin le forcer à céder (plus d'appui des ailes). Il préférera de lui-même s'abandonner tout entier à la pitié généreuse de son vainqueur.

* * *

Le monstre dompté, pourquoi ne pas chercher à s'en faire un auxiliaire ? Il est des forces de la nature, dévastatrices, funestes, que l'homme maîtrise et dont il se sert pour des fins bienfaisantes. D'ailleurs, existe-t-il rien qui soit exclusivement bon ou exclusivement mauvais ? Le front continu ne saurait faire exception à cette loi générale, et s'il possède des inconvénients, encore présents aujourd'hui à toutes les mémoires, il n'en offre pas moins certains précieux avantages : mettre à l'abri d'un développement tactique ; parer ou ralentir une attaque quel que soit le point choisi par l'assaillant ; protéger enfin l'ensemble des communications d'une armée. Admirable moyen défensif, il se met au service du commandement pour assurer la plus entière liberté dans ses combinaisons de manœuvre offensive. En somme, ce front continu évoque le rempart de forteresses établi par Vauban, au XVII^e siècle, sur les frontières de la France. Rempart désormais mouvant, donc plus souple, s'adaptant mieux aux circonstances changeantes des divers plans de campagne.

S'il fut un accident auquel bien peu avaient songé en 1914, les raisons qu'il eut à ce moment de se produire, ses causes organiques pourrait-on dire, subsistent et se représenteront sans doute dès les prochains conflits. Pourquoi un nouveau front continu, celui-là dûment voulu, escompté, préparé, serait-il alors irréalisable ? Il suffira que des effectifs comparables à ceux de la dernière guerre soient encore mis en présence sur un théâtre d'opérations restreint, de dimensions comparables aux pays de la rive gauche du Rhin. Comme il est vraisemblable d'admettre que les industries belligérantes passeront une fois de plus entièrement au service des armées mobilisées, toutes les conditions, nombre, étendue, armement, entrant dans la composition du front continu, se trouveront donc réunies à nouveau. A identité dans les causes, il semble logique de prévoir pour le moins l'analogie des effets.

Qu'on ne s'y méprenne pas cependant. Loin de nous la pensée de conclure qu'une guerre ressemble forcément à la précédente. Le contraire n'est point rare d'une évolution très sensible de l'une à l'autre, s'il n'est même pas plus fréquent.

Eriger en principes durables de simples manifestations passagères est une erreur trop souvent constatée chez les théoriciens de l'art militaire pour que, l'écho des récents combats à peine amorti, on soit tenté de la commettre aujourd'hui. Rien ne dit que l'on se battra demain comme on s'est battu hier. Des changements radicaux tendent à s'introduire dans la technique guerrière. L'expérience de 1914-1918 ne semble point favorable, en effet, à l'application intégrale de la nation en armes. La durée est une terrible objection aux formes usitées ; on ne distingue plus du vainqueur au vaincu, tant ils se trouvent presque réduits aux mêmes extrémités. Des procédés nouveaux, inconnus, produisant cette action de surprise, la plus réellement féconde dans les œuvres humaines, pacifiques comme guerrières, permettront peut-être d'obtenir plus brièvement des résultats plus complets. Le front continu, facteur essentiel de la guerre traînante, a précisément contre lui tous les chercheurs en quête de moyens inédits. Déjà dans la dernière guerre, quand on ne croyait plus à la perforation violente des lignes, et qu'on sentait ce qu'avait de chimérique l'idée de tourner l'obstacle par de grandes opérations lointaines, on imaginait de sauter par-dessus avec l'armée de l'air. Chimère d'hier. Qui sait ! La réalité de demain.

Imaginez un inventeur d'une perforatrice creusant rapidement un tunnel, quel que soit le sous-sol. C'est derechef le front continu facilement subjugué par la guerre de mines.

La guerre des microbes en ferait sans doute un cordon sanitaire dont il ne serait peut-être pas superflu d'étudier, dès à présent, les multiples variantes possibles...

De tout cela, rien n'est encore au point. Et dans le domaine des anticipations, aucune limite ne s'impose à notre verve imaginative. Sans les négliger de parti pris, en suivant même avec une sérieuse attention les progrès pratiques qui interviendront à coup sûr dans ces ordres d'idées, encore serait-il imprudent de s'abandonner entièrement à des espérances

aussi incertaines. Législateurs ou chefs militaires travaillent dans le présent, sur des termes concrets. Les uns comme les autres cheminent à l'allure plus lente des traditions évoluées. En un mot, les derniers doivent encore compter avec la réapparition probable des fronts continus.

Deux choses importeront alors : en empêcher l'exploitation par l'adversaire et, pour soi-même, s'en réserver les facilités en se libérant des contraintes qu'il impose.

Ne dirait-on pas que les clauses militaires du traité de Versailles répondent à des préoccupations de cette nature ? Elles suppriment à l'Allemagne son armée permanente à service obligatoire ; c'est vouloir lui interdire d'encadrer, au moment d'une mobilisation générale, des réserves instruites. Elles lui ont enlevé son immense matériel de guerre et lui défendent d'en construire un nouveau. L'occupation actuelle de la Ruhr renforce cette garantie ; Essen n'était-il pas jusqu'en 1918 le formidable arsenal d'où sortaient en foule machines et engins de guerre ? Notre présence en ces lieux, aussi longtemps qu'elle durera, empêchera les industries métallurgiques de la région de reprendre les fabrications d'armes ou de munitions. On peut différer d'avis sur la valeur théorique du gage qu'est la Ruhr en matière de réparations ; nul ne songera à nier l'importance de son occupation au point de vue de notre sécurité. L'Allemagne ainsi privée d'*effectifs* et de *matériel*, c'en est fait pour elle du front continu.

Théoriquement tout au moins. Car il se pourrait qu'en pratique, un tel luxe de précautions se révèle illusoire. L'exemple est là de la Prusse abattue en 1806, réduite à 40 000 hommes en 1807, soumise les années suivantes aux investigations des commissions de contrôle françaises, et se relevant en 1813 pour mener contre Napoléon la guerre libératrice. Ne cessons pas de méditer cet exemple. Il ne saurait y avoir de meilleures précautions que celles prises par nous-mêmes avec nos propres moyens.

La première qui vient à l'esprit découle précisément des suites de la grande guerre. Nos armées sont sur le Rhin, à la limite du *théâtre restreint* d'opérations de la rive gauche. Après les effectifs et le matériel, c'est la troisième condition

indispensable à l'établissement d'un front continu intégral. Certes, le Rhin de Bâle à Wesel, entre deux Etats neutres, ne présente pas un développement très supérieur à l'isthme Bâle-Calais : 500 kilomètres à vol d'oiseau, au lieu de 400. C'est déjà mieux pourtant. Et sitôt le Rhin franchi par nous, la frontière hollandaise ne prête plus son appui à l'aile nord des forces allemandes. La manœuvre devient possible dans une Europe centrale largement ouverte aux opérations de campagne.

Supposons néanmoins qu'un front continu germanique nous arrête à faible distance du fleuve. Mais alors, nos Alliés d'aujourd'hui sont mieux à portée de Munich ou Berlin que n'étaient ceux de la Grande guerre. Si en 1915, 16 ou 17 des mouvements débordants étaient impraticables par l'Italie ou par les Balkans à cause des énormes distances à franchir et des difficultés auxquelles se heurtaient les transports, en l'état actuel de la carte politique de l'Europe, ne pourrions-nous pas compter davantage sur la participation des jeunes nations entées sur les débris des Empires centraux ? Des manœuvres concentriques partant de Prague ou de Poznan n'ont rien de chimérique. Pratiquement, un front continu rhénan peut donc être pris à revers, et une Allemagne en quête de nouvelles aventures se trouverait cette fois frustrée des vertus de ce dispositif.

Evidemment, il serait encore préférable de l'empêcher de naître. Il faudrait, pour cela, gagner l'adversaire de vitesse ; avoir, prête en état d'entrer instantanément en action, une puissante masse offensive. Progressant irrésistiblement sur le territoire de l'ennemi, elle prendrait pour objectifs les sources vives de sa résistance, centres politiques, nœuds de voies ferrées, régions industrielles. Il y a là, plein d'inédit, un plan de guerre à établir. Si différent soit-il du plan XVII, pas plus que ce dernier, il ne devra perdre de vue les armées opposées dont le brisement demeure une condition décisive de victoire.

Mais il ne négligera cette fois aucun des éléments nationaux dont ces armées tirent leur substance et leur force. On voit l'immense chemin parcouru, depuis 1914, dans la préparation des projets qui incombent au commandant en chef.

Le front continu et sa conséquence immédiate, la guerre longue, marquent le point de départ de cette évolution. Son étude attentive permettra d'éviter les pièges tendus par l'ennemi. Au contraire, comment en résERVER l'embûche à celui-ci ?

L'inconvénient le plus grave du front continu, le péril mortel auquel il expose les grandes armées actuelles, c'est qu'il nécessite des effectifs trop nombreux. A ses débuts, en particulier, dès le premier moment de son installation, l'abondance des troupes supplée à l'incapacité des organisations matérielles. Avec le temps, le perfectionnement de la défense permet des économies d'unités. Pas assez toutefois dans la plupart des cas pour fournir au commandement des disponibilités suffisantes, lui laisser la faculté d'attaquer comme il veut.

Qu'on ne s'y trompe pas. Cette pénurie d'effectifs, autant et plus peut-être, qu'un manque d'armes ou d'approvisionnements, rend les opérations stagnantes. Combien de fois au cours de la Grande guerre, n'a-t-on pas proclamé le front percé ? Mais l'absence de réserves rendait toujours vaine l'exploitation d'un premier succès. Devant Verdun, en 1916, le matériel ne faisait pas le plus défaut aux Allemands. De même pour nous sur la Somme, et encore en 1917 : les troupes ont manqué avant tout ; ou bien, ce qui revient au même, elles étaient mal employées. Le matériel s'était accru, certes, en 1918 ; mais pas selon des proportions comparables aux augmentations d'effectifs résultant de l'arrivée en Europe des contingents américains. On en doit la remarque au maréchal Pétain. Le premier, dès la fin de 1917, il signalait que nous faisions fausse route en donnant le pas aux transports de matériel ou de spécialités, au détriment des transports de combattants. On en tint compte aussitôt. Ainsi avons-nous pu mener sans discontinue la bataille offensive de 1918, succédant à une sévère bataille défensive. L'appoint utile alors fourni par l'Amérique se mesure à l'accroissement progressif de front passif confié aux soldats du général Pershing. Cela faisait autant de divisions françaises libérées pour prendre part aux attaques.

Une trop grande consommation d'effectifs, tel est, en fait,

l'écueil principal à éviter dans le front continu. On pense y parvenir par la création d'unités spéciales qui sous une faible densité numérique développent une grande puissance de feu. Le combat moderne se caractérise aujourd'hui par la force de résistance que confère l'arme à feu. De simples mitrailleuses bien postées, bien approvisionnées, sont capables d'arrêter une armée tant que celle-ci n'entreprend pas de les détruire avec de l'artillerie lourde. Peu importe la configuration du sol. Avec les armes actuelles, point n'est besoin, pour qu'une ligne de combat résiste, qu'elle dispose d'un champ de tir étendu ; moins une position sera repérable par le canon, meilleure elle sera. Là donc où l'on ne désire pas être fort, et puisqu'il ne faut pas songer à disposer partout d'un front solide, au sens habituel du mot, une sorte de masque suffira : peu étoffé en effectifs, ses feux le rendront puissant.

La formation imaginée dans ce but est représentée par les *bataillons de mitrailleurs*. Troupe légère, souple, maniable, ses 48 mitrailleuses et ses 48 fusils mitrailleurs lui donnent une capacité défensive admirablement adaptée à la mission de front continu pour laquelle on l'a créée. Déjà, une vingtaine de ces bataillons existent, recrutés tant dans la métropole que parmi les indigènes coloniaux.

Mais parce qu'elles ne possèdent que des armes automatiques et sont entièrement dépourvues d'armes individuelles, ces unités sont bien plus comparables à des batteries d'artillerie qu'à une troupe d'infanterie. Aucune manœuvre offensive ne leur est permise ; elles restent privées de la moindre indépendance tactique ; elles marquent un retour à peine déguisé aux conceptions guerrières de 1870. Elles seront utiles ou dangereuses selon l'emploi qu'en fera le commandement, et cet emploi, à son tour, sera fonction de la mentalité développée chez ce même commandement.

A ce point de vue, le groupement organique des bataillons de mitrailleurs n'est pas chose indifférente. Vaut-il mieux les répartir à l'avance entre les grandes unités existantes ou est-il préférable de les considérer en principe comme une réserve générale distribuée à mesure des besoins ? Devrait-on simultanément en doter chaque division ou corps d'armée

et en garder un certain nombre indépendants, à la manière de l'artillerie ? Dans le détail de toute action menée par une unité, de quelque ordre soit-elle, il y a des éléments actifs, d'autres passifs. Ceux-ci couvrent, observent ou défendent, tandis que les premiers attaquent. De sorte qu'il y a place à tous les échelons pour nos mitrailleurs.

Leur rôle stratégique est prépondérant, néanmoins. En couverture, d'abord, comme au cours de toute période d'expectative. Jetés en avant des zones de concentration, ils feront prendre au contour apparent de nos forces un aspect uniforme propre à faciliter le secret. Quelques divisions judicieusement réparties en arrière de ce réseau extérieur ajouteront un surcroît de résistance en cas d'attaque sérieuse. De toute façon, on tiendra les fronts passifs avec un minimum de troupes, au profit des zones d'opérations actives.

Supposons que ces dernières nous fassent progresser en territoire ennemi. Que deviendrait alors le réseau de front continu ? On pourrait ou bien le replier, puis le tendre à nouveau sur une ligne plus avancée ; ou bien le faire progresser lui-même à l'allure plus ou moins ralenti de la masse offensive. Tout dépend des situations et des possibilités d'action sur nos flancs offertes à l'ennemi.

Si sommaires soient-elles, ces indications suffisent à donner une idée des études auxquelles il convient de se livrer en vue de préciser une doctrine d'emploi pour les bataillons de mitrailleurs. Quelques essais pratiques ont eu lieu. On connaît celui exécuté au cours des manœuvres du Rhône en 1923. De nombreux exercices du même ordre seront encore nécessaires avant d'aboutir à une mise au point convenable.

* * *

Dans les pages qui précédent, on a brièvement exposé les caractéristiques déterminantes du front continu, tel que la Grande guerre nous l'a révélé. Mais on a vu également qu'il fallait le considérer comme l'aboutissement d'une longue évolution, particulièrement sensible à partir des guerres du XX^e siècle. Après avoir indiqué ses variations au cours même du dernier conflit, on a cherché à entrevoir les possibi-

lités de son utilisation dans l'avenir. Il semble bien que notre commandement se soit déjà lancé dans la voie des réalisations.

Ce front continu s'est en effet révélé d'une importance extrême. N'a-t-il pas fait prendre aux hostilités l'allure traînante, indécise qui imposa à la guerre une durée anormale ? Mettant les armées à l'abri des hasards souvent décisifs qu'entraînent les batailles en terrain libre, il a reporté l'usure matérielle ou morale sur les peuples où s'alimentent les forces militaires organisées. Certes, ce front continu reste la conséquence d'une conjonction de causes particulières analysées au cours de cette étude ; elles ne se retrouveront pas forcément dans l'avenir.

Le front continu s'affirme, néanmoins, comme l'une des formes les plus typiques du combat moderne, au même titre que les tirailleurs en grande bande d'autrefois, l'action en masse de l'artillerie ou le combat à pied de la cavalerie.

Evitons prudemment d'en faire un axiome de guerre. Il ne sera jamais qu'un moyen, une sorte d'expédient, une formule applicable à un genre de lutte donnée, en un moment déterminé. Qu'il nous suffise donc d'en prévoir une adaptation éventuelle logique, aux diverses situations stratégiques ou tactiques dans lesquelles nous pourrons nous trouver. Ainsi le front continu qui, de 1914 à 1918, nous aura été, quoi qu'on dise, d'une réelle utilité, rendra encore, dans l'avenir, en cas de guerre longue, de précieux services. Et pour cela, qu'on s'applique à le manier avec à propos et sans gauderie.

J. REVOL.
